

AU-DELÀ
DES SAISONS

**Catalogage avant publication de Bibliothèque et Archives nationales
du Québec et Bibliothèque et Archives Canada**

Titre : Au-delà des saisons / Julie Boulianne

Nom : Boulianne, Julie, 1971- , auteure

Description : Sommaire incomplet : tome 1. Les ailes d'Emma

Identifiants : Canadiana 20240028023 | ISBN 9782898043932 (vol. 1)

Classification : LCC PS8603.O93877 A92 2025 | CDD C843/.6-dc23

© 2025 Les éditions JCL

Illustration de la couverture : Alain Massicotte

Les éditions JCL bénéficient du soutien financier de la SODEC
et du Programme de crédit d'impôt du gouvernement du Québec.

Financé par le gouvernement du Canada



Édition

LES ÉDITIONS JCL

editionsjcl.com

Distribution au Canada et aux États-Unis

MESSAGERIES ADP

messaging-adp.com

Distribution en France et autres pays européens

DNM

librairieduquebec.fr

Distribution en Suisse

SERVIDIS

servidis.ch

Imprimé au Canada

Dépôt légal : 2025

Bibliothèque et Archives nationales du Québec

Bibliothèque et Archives Canada

Bibliothèque nationale de France

JULIE BOULIANNE

AU-DELÀ
DES SAISONS

* Les ailes d'Emma

LES ÉDITIONS JCL 

De la même auteure
aux Éditions JCL

Les fidèles de Port-Alfred, 2022

La femme de Djébel-Bargou, 2016

*À Rachel, ma fille.
Pour qu'à chacun de tes pas,
tu saches que je suis fier de toi.*

1

Samedi 7 juin 1930

La famille Potvin était toujours partante pour créer des occasions de se rassembler. Alors, pour le trente-cinquième anniversaire de sa mère, Emma avait orchestré une fête surprise. La veille, pour éviter d'éveiller les soupçons, elle s'était rendue chez sa tante Odette afin de dresser la liste des tâches à accomplir pour concocter un festin. Elle voulait également utiliser son four pour cuire les tartes au sucre, sous l'œil intéressé de l'oncle Jean, tandis qu'Odette terminait son repassage puisque la petite Clémence dormait.

Ce samedi matin bien spécial, Emma avait vaqué à ses occupations en feignant d'avoir des devoirs à terminer, dans l'espoir que Léonie, sa mère, ne se doute de rien. Après le dîner, l'oncle Jean, le plus jeune frère de sa mère, était venu chercher ses parents afin de permettre à Emma et Odette d'apporter la dernière touche à l'organisation du souper et enfin d'enfourner le poulet sans être démasquées.

Jean avait dû insister pour convaincre Léonie et Adrien de l'accompagner. Ainsi, il faisait d'une pierre deux coups, il libérait la maison pour les préparatifs et pouvait en toute discrétion acheter le bois nécessaire à la construction de la cuisine d'été qu'Odette exigeait depuis qu'elle attendait son deuxième enfant. La température clémente avait fini par motiver cette promenade en machine. Adrien en profiterait pour prendre aussi quelques belles planches de pin pour finir un mobilier commandé par l'épicier. La scierie Gauthier n'était qu'à six milles, mais pour y arriver, il fallait longer

toute la baie. Le paysage était toujours aussi admirable, surtout avec le soleil et l'eau calme qui reflétait un ciel sans nuages. Les caps sur l'autre rive du fjord s'évalaient dans toute leur majesté.

Jean avait prévu de traîner. Pourquoi ne pas s'arrêter visiter la ferme du Petit Moulin des Roy? Sur le chantier des battures, à l'embouchure d'un ruisseau, une goélette en construction attendait sur son ber. Adrien, ancien charpentier naval, était toujours attiré lorsqu'il voyait s'élever une armature. Les varangues encore à nu, il pouvait juger le travail méticuleux du sculpteur et voir la forme de la coque se dessiner. Il passa la main sur le gabarit, sentant la courbe sensuelle sous ses doigts.

Des *traders* faisaient maintenant le commerce du bois et de marchandises entre le Saguenay et Montréal. Le cabotage était dangereux. Il fallait affronter les sautes d'humeur de la rivière, la brume, connaître les hauts fonds, éviter les collisions et les risques d'échouage, mais l'usine avait prouvé à Adrien qu'elle était bien plus impitoyable. Avoir su qu'il y perdrait ses jambes, il serait resté à Port-au-Persil; il aurait peut-être réussi à convaincre Léonie de prendre la mer, même si sa femme ne voulait rien entendre. De toute façon, aujourd'hui, il était trop tard.

Il demanda quel était le tonnage prévu, s'intéressa aux plans et aux gréements. Attentif, il discuta un moment avec le constructeur en chef. Adrien en profita pour expliquer à Léonie des détails. Sa femme eut la gentillesse de se montrer intéressée. Cependant, c'est à ses fils qu'il aurait aimé transmettre tout son savoir, mais il n'avait plus manié la gouge sur une carène de goélette depuis longtemps. Malheureusement, ce métier appartenait à sa vie d'avant, lorsqu'ils habitaient encore Port-au-Persil.

En s'appuyant sur les tréteaux, il pensa qu'il était temps que les garçons passent plus de temps avec lui dans sa *shop*.

— Adrien! On t'attend.

L'appel de sa femme lui fit perdre l'émotion qui l'assailait au contact du bois cintré. Avec difficulté, il réintégra la voiture en tirant ses prothèses vers l'avant du côté passager. Tout l'après-midi, ils profiteraient du beau temps.

Au même moment, dans la maison d'Adrien et de Léonie sur la quatrième rue, c'était le branle-bas de combat. Un gros poulet juteux était au four, les pommes de terre attendaient d'être pelées, tandis qu'on astiquait la maison, comme Léonie le leur avait enseigné. À tour de rôle, Clément, Eugène et Paul venaient prendre leur affectation auprès de l'aînée.

Maurice, le voisin, entra dans la cuisine en frappant deux petits coups secs sur la porte sans attendre la réponse, comme à son habitude.

— Tu joues au général, lança-t-il à Emma.

Il était venu s'enquérir des préparatifs à terminer.

— On va y arriver, papi, dit Eugène.

— Yvonne t'envoie des radis, ta mère aime ça, dit Maurice en se laissant tomber sur la berçante.

Après avoir réchauffé les troupes de ses histoires et épluché les pommes de terre, il retraversa chez lui pour retrouver sa femme.

L'après-midi passa bien vite. Quand l'usine siffla quatre heures, la table était mise, une bonne odeur de cuisson flottait et embaumait la maison.

Odette avait rejoint sa maison pour se changer avec sa petite Clémence qui venait d'avoir un an. Emma envoya les garçons se débarbouiller et mettre une chemise propre tandis qu'elle s'occupait de Lucie qui s'était échappée dans sa culotte et d'André qui, depuis qu'il s'était réveillé, demandait le sein de sa mère à grands cris. Emma fit tiédir le lait dans une bouteille en verre pour le faire patienter.

La voisine Yvonne entra, suivie de son mari Maurice. Voyant Emma tenter de calmer le bébé, Yvonne le lui prit des bras.

— Va t'habiller ! Ta mère va arriver. Je vais m'occuper de lui.

— Pensez-vous qu'elle va être surprise ?

Yvonne fit le tour de la pièce des yeux. Tout était rangé, prêt à recevoir.

— Elle ne pourra pas faire autrement, constata-t-elle.

— Tu nous étonnes toujours, Emma, renchérit Maurice.

Depuis qu'ils habitaient Port-Alfred, les voisins endossaient un rôle d'aïeux et participaient à la vie familiale des Potvin.

— Merci, dit Emma, gênée, en montant à l'étage au même moment que les garçons en descendaient en trombe. Arrangez-vous pas pour vous salir avant que maman arrive ! ordonna-t-elle.

Dans sa chambre, elle sortit un petit paquet qu'elle déposa sur le coin d'un meuble. Depuis quelques semaines déjà, à l'école ou à la dérobée dans sa chambre, Emma s'était appliquée à préparer un présent pour l'occasion. Elle avait brodé sur un mouchoir, dans une belle calligraphie, le prénom de sa mère « Léonie », entouré d'une guirlande fleurie en fils multicolores. Sa mère méritait qu'on célèbre tout ce qu'elle faisait quotidiennement pour les siens.

Remplie d'excitation, elle enfila la jupe verte qu'elle avait confectionnée avec sa mère pour ses quinze ans. Elle était fière de porter ce modèle droit, avec deux plis sur le devant, qu'elle avait imaginé. Il lui allait comme un gant. Elle portait une blouse simple qu'elle avait cintrée à la taille avec une ceinture fine. Un agencement qu'elle avait vu dans le journal. Elle dénoua ses cheveux et les brossa. Avant d'avoir pu les tresser, elle entendit la voiture s'arrêter devant la maison, alors elle mit en hâte une barrette. Le coffre arrière claqua. Emma regarda par la fenêtre. Jean aidait son père à sortir de l'automobile, tandis que sa mère poussait le fauteuil vers la maison. Son père marchait à l'aide de ses prothèses. Emma dévala l'escalier pour être devant la porte à leur entrée.

Une effusion de joie se fit entendre dans la maison. Les enfants parlaient tous en même temps. Jean lui fit un clin d'œil. Ses parents comprirent rapidement qu'ils s'étaient fait entourloupier.

— Qu'est-ce que c'est, cette surprise ? demanda Léonie.

— C'est pour votre anniversaire, maman, répondit Emma.

— Elle a tout orchestré, confia Yvonne en faisant un mouvement du menton vers Emma.

Clarisse fit son apparition derrière eux, Aglaé dans les bras. Son mari, Allen Evans, l'un des intendants de l'usine, était en voyage dans la métropole.

— Allen ne revient qu'en milieu de semaine. Il t'adresse ses vœux de bon anniversaire.

Léonie serra son amie dans ses bras, imitée par Lucie qui fit de même avec Aglaé. Nées à une semaine d'intervalle, les deux fillettes étaient quasi jumelles, une brunette et une blondinette qui fêteraient leur deuxième anniversaire dans un mois.

Lorsqu'elle lui offrit son présent, après le souper, Emma reçut des félicitations de sa mère pour la finesse des points. Clément, Eugène et Paul avaient préparé chacun un mot vantant les mérites maternels et Lucie avait présenté les fleurs sans les mettre dans sa bouche, des pissenlits bien jaunes qui sortaient de terre un peu partout en ce début de juin 1930. Et le petit dernier, André, avait contribué à sa manière puisqu'il ne s'était pas réveillé malgré le brouhaha pendant que Léonie mangeait.

Yvonne lui avait offert une belle serviette à vaisselle qu'elle avait tissée. Maurice s'était empressé d'ajouter qu'il avait contribué en démêlant les fils lorsque nécessaire et en ajustant le métier au besoin.

Quand tout fut rangé et que la soirée de jeu fut terminée, après que chacun eut rejoint ses quartiers, le père d'Emma vint cogner à sa chambre pour la remercier de toutes ces belles attentions qu'elle

avait préparées. Fier de son aînée, il lui souhaita une bonne nuit. Sa mère passa la porte à son tour et vint s'asseoir un moment près d'elle.

— Je suis vraiment choyée d'avoir une fille comme toi.

— Ça m'a fait plaisir. Vous faites toujours passer les autres en premier. Pour une fois, c'était votre tour.

Depuis deux ans, Emma avait remarqué qu'il n'était pas toujours facile de joindre les deux bouts et lorsque son père avait eu son accident et que sa mère avait dû aller travailler chez M^{me} Evans en haut de la rue, elle n'avait pas compris tout de suite que ce n'était pas par gaieté de cœur qu'elle lui avait délégué certaines tâches à la maison. Elle avait maintenant quinze ans et s'était habituée à cette routine.

— Sans toi, je ne sais pas ce que je ferais, sourit sa mère en lui passant la main sur les cheveux en signe de reconnaissance.

— C'est vous qui m'avez appris qu'on formait une famille. Je voulais vous en remercier.

— Grâce à toi, nous avons passé une très belle soirée. Demain, c'est dimanche. Tu pourras te lever un peu plus tard, si tu veux.

Sa mère l'embrassa et sortit. Emma se glissa sous le drap tout doucement et mit son bras protecteur par-dessus sa petite sœur en faisant attention de ne pas la réveiller. Lucie ronflait déjà.

Depuis qu'elle était née, Lucie dormait dans sa chambre et, comme une vraie maman, Emma lui consacrait beaucoup de temps. Elle avait tant espéré avoir une sœur qu'à sa naissance, elle avait promis d'être présente et dévouée et de toujours en prendre soin, d'autant plus que la naissance du petit André en mars dernier occupait maintenant davantage sa mère.

Elle pensa à ses parents qui, malgré bien des défis à relever, continuaient d'être optimistes et semblaient encore toujours aussi complices.

Elle n'avait pas gardé beaucoup de souvenirs de leur arrivée à Port-Alfred. Elle n'avait que trois ans, mais elle savait que ses parents avaient décidé de s'établir au Saguenay pour profiter des largesses qu'offrait une ville de compagnie. Avant, sa mère, comme ses grands-parents, cultivait une terre de roche en Charlevoix, trop pauvre pour nourrir tout le monde. C'était une histoire qu'elle aimait entendre de la bouche de son père, il y mettait des nuances et exagérait toujours les dangers qu'ils avaient traversés en remontant la rivière Saguenay entre ses caps vertigineux. Leur famille, comme beaucoup d'autres, s'était installée à Port-Alfred dans l'espoir de trouver une vie meilleure dans cette région qu'on appelait le Royaume du Saguenay. À tout le moins, pour qu'elle soit instruite, pour que ses frères puissent s'épanouir et trouver de meilleures opportunités de travail qu'à Port-au-Persil, où l'on vivait entre terre et mer.

Avant de s'endormir, Emma rêvassait. Elle s'imaginait parfois vivre chez grand-maman Savard, qu'elle voyait à peine une fois par an. La mer était belle, la maison sentait toujours bon, la grange avec les chatons, les lapins et les petits cochons. Cette visite l'animait toujours durant les vacances. Emma réfléchissait aussi aux différents patrons de vêtements pour dames, ses propres créations, qu'elle confectionnait parfois durant ses temps libres. Un jour, elle aurait sa propre boutique, elle posséderait une belle maison, comme Clarisse, et sa mère pourrait l'aider.

Au matin, par habitude, Emma se leva presque en même temps que sa mère. Au lieu de lui attribuer des tâches matinales, Léonie l'invita à sortir. Le soleil était encore faible et il n'éclairerait la galerie qu'en après-midi. L'air était frais à l'ombre. Mais ce moment était doux.

— J'aime quand la rosée brille encore, dit Emma.

— Moi, ce que j'aime le matin, quand toute la maison est encore endormie, c'est le silence.

— On entend juste des corneilles, constata Emma.

— Avoue, ma fille, qu'on est bien quand les garçons dorment encore. Ils sont plus bruyants qu'un troupeau de moutons qu'on entre de force dans une bergerie.

Emma ferma les yeux et essaya de s'imaginer la scène. Devant son mutisme, sa mère sourcilla.

— Je ne me rappelle pas avoir déjà vu un troupeau de moutons, avoua tristement Emma.

— Tu te souviens de notre voisin à Port-au-Persil, celui qui nous vendait de la laine à filer ?

— Non, je ne me rappelle pas, dit-elle simplement.

Léonie constatait que, malgré la proximité du monde rural, aucun de ses enfants n'avait vécu selon le même modèle qu'elle. Deux mondes s'opposaient : le monde paysan, la campagne rude et difficile, et le monde municipal en pleine effervescence. Au fil de la dernière décennie, elle avait été témoin de la multiplication des services publics et de la frénésie qu'engendrait cette proximité toujours grandissante depuis l'arrivée des trains et des voitures. Devant elle, un peu plus bas sur la rue, entre deux maisons en construction, une clôture à vache attestait ses pensées. Des vallons s'élevaient vers un vaste plateau cultivé. Les garçons y jouaient souvent, et l'hiver, on y glissait, mais aucun ne connaissait l'agriculture ni la pêche en mer. Ses enfants avaient de nouvelles racines encore bien souples. Léonie ferma les yeux, imaginant l'odeur de la marée basse, le bruit des vaguelettes et des mouettes. Elle espéra pouvoir rendre visite à sa famille cet été. Depuis deux ans, le chemin atteignait Saint-Siméon, c'était difficile et long à parcourir, mais ce serait certainement des vacances intéressantes pour Emma, pensa-t-elle.

— Ah ! Que les années passent vite ! s'exclama Léonie.

— Pensez-vous qu'on aurait le temps d'aller voir la rivière avant qu'André se réveille ? demanda Emma, tout sourire.

— On va faire ça vite !

Mère et fille échangèrent un sourire complice. Descendre la quatrième rue et se faufiler sur le sentier jusqu'à la rivière à Mars leur procurait un moment d'évasion.

Il s'était écoulé un mois depuis l'inauguration officielle de l'église Saint-Édouard. Chacun ressentait encore l'admiration et la dévotion les assaillir en pénétrant avec solennité dans le nouvel édifice de granit, ce château que tous avaient vu s'élever avec espérance et conviction. En toutes occasions, le nouveau clocher faisait retentir ses trois grosses cloches auxquelles s'ajoutait la petite Marie, celle de la première église de bois. Il n'était plus question de dire qu'on n'avait pas entendu l'appel. Le carillon conviait chacun à des prières encore plus profondes et on s'étonnait encore lorsqu'il retentissait, agissant comme un baume lors des jours de chagrin et résonnant comme un cœur en joie lors d'événements heureux.

Après l'office de ce dernier dimanche de juin, Clarisse invita Léonie, Emma, Lucie et André pour un goûter. Allen étant à l'usine, Adrien se sentit privilégié de demeurer pour une fois seul à la maison, même s'il avait une mauvaise toux. Clarisse, en épouse distinguée d'un intendant, recevait avec faste ses invités. L'événement était un prétexte, puisqu'elles se voyaient régulièrement, mais en faire une activité protocolaire était très amusant. Prendre le thé comme à Paris avec des petits gâteaux, des chocolats fins et des bonbons colorés était bien curieux pour Emma. Bien que Clarisse eût appris depuis deux ans à se comporter plus humblement, en digne fille d'un riche propriétaire de Montréal, ses gestes et ses paroles trahissaient souvent son statut aristocratique, alors que Léonie venait du bord du fleuve, d'une famille de défricheurs. Ici, à Port-Alfred, les âmes volontaires et courageuses avaient droit à une deuxième chance de remodeler leur vie selon leurs ambitions, un peu à l'écart du monde.

Avec la naissance de leurs filles, nées à une semaine d'écart, Clarisse s'était prise d'admiration pour Léonie et les deux femmes s'étaient liées d'amitié. Léonie avait sauvé son enfant en devenant sa nourrice et les Evans lui offraient maintenant un salaire de ménagère qui permettait à la famille Potvin de ne pas tomber dans la misère tout en conservant leur dignité depuis l'accident d'Adrien.

C'était toujours avec fierté et reconnaissance que Léonie frottait les chaudrons des Evans dans une cuisine moderne avec réfrigérateur et poêle électriques. Léonie avait démontré sa résilience et s'assurait d'être un modèle positif pour ses enfants.

Lucie et Aglaé fêteraient leur deuxième anniversaire cette semaine. Un jour, les petites seraient inséparables, elles joueraient ensemble, mais pour l'instant, elles demeuraient l'une près de l'autre en se lançant des œillades et en triturant chacune sa propre poupée de chiffon qu'Emma leur avait cousue. La poupée de Lucie s'appelait Miz. « Pas Miss, Miz ! » protestait Lucie devant ceux qui se trompaient. Elle avait une jupe verte comme la sienne, taillée dans des retailles.

Curieuse et rêvant de devenir aussi distinguée que M^{me} Evans, Emma se réjouissait de chaque invitation et de chaque moment passé auprès de l'amie de sa mère, même si c'était pour servir de gardienne pendant que les mères placotaient. Depuis peu, tout à la joie de la côtoyer chaque semaine, elle recevait des leçons de piano auprès d'elle. Cet agréable après-midi permit à Emma de montrer à sa mère le nouveau morceau qu'elle apprenait.

* * *

La température généreuse de juin ravissait tous les habitants, surtout les garçons qui s'épivardaient dans les champs et les collines environnantes pour y faire des cabanes, s'inventer des jeux qu'eux seuls comprenaient, désertant les rues poussiéreuses de Port-Alfred. Emma n'avait pas à surveiller ses frères de près et pouvait se permettre de lire au soleil. Elle devait seulement gérer les crises, les petits bobos et les chicanes.

Eugène était à la traîne comme un petit chien de poche derrière Clément qui avait eu onze ans à la mi-juin. Celui-ci était encouragé dans ses aventures par son ami Théodore, lui aussi toujours suivi par son petit frère Claude. Un quatuor qui se garnissait d'une ribambelle d'autres gamins quand les mères voulaient être tranquilles pour faire le ménage. Un troupeau de garçons qui s'enfuyaient souvent pour ne pas être embêtés par les filles ou les plus jeunes. Le tire-roche à la main, ils arpentaient les abords de la rivière à Mars où parfois ils pêchaient la truite.

— Paul! Retourne à la maison, cria Clément.

— Non! Maman a dit que je pouvais vous suivre. J'ai presque huit ans.

— Tu n'as pas le droit de venir ici, ajouta Eugène.

— Vous autres non plus! se défendit Paul.

— Tu vas faire ce qu'on dit, alors! le fit jurer Théodore.

Depuis qu'il avait sept ans, Paul voulait tout faire comme les grands et il accepta les conditions. L'après-midi passa très vite et, quand l'usine sonna quatre heures, ils reprirent le chemin de la maison avec lenteur et réticence. Toutes les mères de Port-Alfred l'exigeaient, c'était l'heure de rentrer.

— Après souper, tu amèneras tes billes, je voudrais t'en échanger une, dit Théodore à Clément en arrivant devant sa maison.

— Envoyez en d'dans! Vous êtes encore en retard, cria Rosaire de la fenêtre du deuxième, le plus grand des frères de Théodore.

— Toi, tu es encore en retard à l'usine, cria Théodore à son frère qui y travaillait depuis plus d'un an.

— Le souper est prêt, les fillettes! Maman a besoin d'aide, ajouta-t-il pour asticoter ses frères.

— Je vais aller te chercher quand je vais avoir fini de manger, dit Théodore à son ami.

Clément et Eugène envoyèrent un regard sombre à la fenêtre du deuxième où Rosaire n'était plus. Ils se mirent à courir vers leur demeure en riant.

Arrivé chez lui, Clément vit avec stupeur, sur la galerie de bois devant leur maison, le curé Gravel qui faisait face à sa mère, la bénissant d'un geste ample. Il attrapa la main de son petit frère pour freiner sa course et se mit à marcher droit. Ils regardèrent le curé prendre la direction du presbytère. Quand ils montèrent l'escalier, leur mère essayait ses larmes avec un mouchoir.

— J'ai une bien triste nouvelle à vous apprendre, mes enfants, dit-elle simplement.

* * *

Cela faisait des mois que joindre les deux bouts était rendu difficile, mais avec tout ce qu'ils avaient vécu ces dernières années, pourquoi le malheur les frappait-il à nouveau ? Le pendule avait suspendu son mouvement abruptement. Des cris avaient interrompu le goûter d'anniversaire. Un voisin était venu chercher sa mère. Emma s'était montrée forte et calme. Elle était demeurée chez Clarisse pour garder Lucie, André et Aglaé afin que les femmes puissent descendre la quatrième rue en courant sans nuisance. Le curé avait été averti dans la foulée.

Léonie avait encaissé le choc comme une fatalité qu'il fallait accepter. Durant trois jours, les obligations s'étaient multipliées. On avait veillé le corps, accueilli la visite, préparé des repas et des collations. Emma avait aussi beaucoup pris soin des enfants. La mort frappait souvent, mais rarement d'aussi près.

Aujourd'hui, sur le parvis de l'église, le deuil prenait pour Emma un tout nouveau sens. Elle avait de la difficulté à refouler ses larmes et M^{me} Yvonne lui tenait la main si fort qu'elle n'arrivait plus à réfléchir ! Sa mère se tenait à l'autre bras de cette voisine qu'ils considéraient tous comme leur grand-mère. L'église n'était pas bondée ; la famille proche, les amis. Pourquoi les jours de funérailles étaient-ils toujours si longs ? Sa mère était dans un état second, Emma appréhendait ce moment depuis trois jours et se

sentit submergée par une vague d'émotions qu'elle refoulait de son mieux. Ils avaient vécu ensemble tellement d'années. Des souvenirs débridés se succédaient, des moments fugaces, pas si importants que ça. Une présence constante, mais considérée naïvement comme habituelle et permanente.

Le glas sonna trois coups. La cloche des morts, prit soudain conscience Emma en regardant sa mère et Yvonne revêtir leur voilette d'un air solennel et distant. Elle soupira de nouveau. Le chant des femmes, comme une nuée céleste, emplissait la nef de dentelles aériennes qui s'élevaient à la gloire du défunt. La procession entrait sous le plafond voûté de l'église. Des mots bien inutiles, pensa Emma. Ça ne le ramènerait pas et, de toute façon, les paroles en latin demeuraient incompréhensibles pour le commun des mortels. Les chuchotements se mélangeaient à l'air qui devenait tout à coup irrespirable. La tête enserrée dans un étau, Emma marchait d'un pas traînant en retenant ses larmes avec difficulté. Sa mère s'assura qu'Yvonne prenait place auprès de sa fille Germaine qui était venue la veille de Chicoutimi, puis rejoignit les siens sur leur banc. Ses yeux ne pouvaient se détacher du cercueil qu'on embaumait de myrrhe et d'encens. Une fumée noire s'élevait des bougeoirs en volutes évanescentes. Sa mère lui avait déjà expliqué que c'était la preuve qu'on économisait même sur les cierges en ajoutant du suif aux restes de cire d'abeille ; les religieuses coulaient ainsi de nouvelles chandelles.

Seulement ses trois frères, les plus vieux, l'accompagnaient pour les prières. Ça ne servait à rien d'imposer aux deux derniers cette oraison funèbre. On faisait l'éloge du défunt. Emma s'imagina la mort fauchant son père, une image horrible qui lui fit monter des sanglots dans la gorge.

— Est-ce que papa va...

— Chut!

Emma interrompit son frère Paul.

— Ce n'est pas le moment, le sermonna Clément.

— Je veux juste savoir si on va pouvoir le voir après la messe, chuchota Eugène, insistant.

Les yeux accusateurs de sa grande sœur l'obligèrent à se taire. Sa mère resta impassible. Toute à son chagrin, envoûtée par la prestance du bâtiment, Léonie tentait de trouver du réconfort en pensant qu'il aurait apprécié la cérémonie.

En veillant le corps, on avait récité autant de chapelets qu'on pouvait en égrener pour un événement si malheureux. Le scapulaire au cou, le défunt serait accueilli aux cieux comme un homme dévot. Le corbillard étant trop cher, le frère de Léonie, Jean, s'était chargé d'atteler Picot. Son cheval avait l'habitude de faire sa tournée de maison en maison. Ainsi, conduit par le laitier, on avait accompagné un père, un mari, un voisin, à son dernier repos. L'abbé Médéric Gravel avait loué sa bonhomie et son ardeur au travail, puis il avait béni la fosse et on avait descendu le cercueil au son des reniflements d'Yvonne qui porterait le «grand deuil» pour les dix-huit mois à venir.

Alors que la foule se dispersait, on parlait de Maurice comme s'il était encore là. Il était mort si subitement.

— Le docteur lui avait bien dit de faire attention à son cœur, disait un collègue de travail.

— Il s'essoufflait de rien. Il allait avoir bientôt soixante-dix ans, pis y se croyait encore capable.

— Au diable la pension ! Y pensait tellement l'avoir l'automne prochain !

— Avec cette maudite récession qui nous pend au bout du nez, il n'est pas le seul à s'obliger à travailler autant qu'un damné, ajouta Georges.

— Le diable vole au-dessus de nos têtes. Y joue avec nous autres.

— Et il n'arrête pas de tirer les ficelles en sa faveur.

Le curé Gravel s'approcha des hommes pour faire cesser l'escalade et atténuer la rancœur qu'il sentait poindre.

— Vous n'avez pas tort, les temps sont difficiles. Mais ne vous laissez pas envenimer par de mauvaises paroles. Vous devez espérer des jours meilleurs.

C'étaient ses troisièmes funérailles cette semaine et lui aussi se demandait comment l'exaltation qu'il avait connue lors de la bénédiction de son église par l'évêque un mois auparavant avait pu se transformer aussi radicalement en deuil collectif avec cette satanée crise économique qui touchait de plus en plus ses paroissiens. Il voyait le démantèlement, très lent mais bien perceptible, de la cohésion de sa paroisse.

— On se demande comment on peut envisager l'avenir sous un bon jour, dit l'un des ouvriers.

— Les cordons de la bourse sont ben serrés de nos jours, ajouta un autre.

— Vous faites du bon travail, il faut continuer, tenta de les encourager l'abbé. Soyez prévenants. Durant la belle saison, profitez des richesses que la nature vous offre, faites des réserves.

Le curé sentit leur regard désabusé et, sans façon, les hommes quittèrent le cimetière un à un. Le religieux ne pouvait pas changer la situation, seulement amoindrir les faits. Dimanche prochain, il tenterait d'inclure dans son sermon d'autres paroles d'encouragement. Il fallait aussi leur inculquer quelques principes d'économie et de prudence, pensa-t-il. Puis, il se rapprocha d'Yvonne et de sa fille et leur offrit encore une fois ses plus sincères condoléances.

— Avec toute cette tristesse qui vous accable, c'est difficile de voir la lumière, mais vous verrez, chacun porte en lui une force insoupçonnée.

— Il était ma raison de vivre, dit Yvonne.

— Depuis qu'on s'est installés à Port-Alfred, il a toujours été là pour moi, ajouta Léonie. Il était comme mon père, vous savez.

— J'aurais tellement voulu venir le voir plus souvent ! s'épancha Germaine, la fille d'Yvonne. Les jumeaux ne connaîtront jamais leur grand-père, chuchota-t-elle en se remettant à pleurer.

— Compte-toi chanceuse, tes frères n'ont même pas pu venir rendre hommage à leur père. Mautadine d'ouvrage dans un pays pas d'allure, se plaignit Yvonne.

— Vos fils sont dans le Nord, fit le curé, mais j'imagine qu'ils vous accompagnent en pensées. M. Simard était...

— Maurice ! le coupa Yvonne. Tout le monde l'appelait Maurice. M. Simard, c'était son père, Dieu ait son âme.

— Oui, Maurice, rectifia-t-il. Il vous a certainement déjà guidée pour passer les épreuves de la vie... Il continuera de le faire en demeurant auprès de Notre-Seigneur. Priez, mes chères dames, compléta l'abbé en se touchant la poitrine.

Léonie entraîna Yvonne vers la calèche où Jean les attendait. L'abbé les suivit.

— Comment va Adrien ? s'informa-t-il en tenant la main de Léonie pour qu'elle monte sur le siège avant.

— On a eu peur que ce soit une pneumonie. Le médecin dit que ce n'est qu'un vilain rhume. Mais il doit garder le lit jusqu'à ce que la fièvre tombe. Il était attristé de ne pouvoir venir rendre hommage à notre voisin. Vous savez, avec ses jambes...

Léonie réprima un sanglot.

— Vous me voyez soulagé que ce ne soit qu'une affection bénigne, dit l'abbé en s'éloignant pour rattraper d'autres paroissiens.

Après la messe, Emma était rentrée directement à la maison avec ses frères et c'est elle qui s'était vu attribuer la tâche de préparer la table pour le repas. Trois jours après l'anniversaire de sa petite sœur, assombri par le décès subit de leur voisin, Emma était obligée de faire maintenant l'apprentissage de l'étiquette liée aux rites funéraires. Ce genre de mondanité l'attristait au plus haut point, mais sa mère comptait sur elle. Lorsque les convives revinrent du

cimetière, tous se retrouvèrent attablés chez les Potvin. Les mines abattues se dissipèrent un peu alors qu'Emma faisait le service du dîner.

Allen Evans avait envoyé quelques bouteilles pour un vin d'honneur et ses hommages par sa femme qui n'avait pas voulu rater l'occasion d'accompagner ses amies lors de ce jour sombre. La simple présence de Clarisse Evans donnait un lustre apaisant à un moment si éprouvant. Pour Léonie, cette amitié était précieuse. Depuis qu'elle travaillait en tant que cuisinière chez les Evans, toute sa vie avait changé. En fait, c'était plutôt parce que sa vie avait changé qu'elle travaillait chez les Evans, mais bon, elle n'en ferait pas toute une histoire. Ses pensées se mélangeaient. Elle pensa à l'usine si moderne... Tout ce papier journal qu'on vendait de par le monde... L'avenir pour leurs enfants... Et maintenant l'incertitude qui planait sans cesse, son époux qui était devenu infirme, un mot qui la faisait toujours frissonner puisqu'il le discréditait aux yeux des autres.

Son mari s'était relevé. Adrien avait bien repris son rôle de chef de famille. Il était peut-être devenu invalide pour travailler à l'usine, mais il n'était pas manchot. Il savait se servir de ses ciseaux à bois et il s'était acharné à se forger une réputation de sculpteur qu'on enviait de Bagotville à Grande-Baie. Chaque jour, Léonie le voyait redoubler d'efforts pour garder une forme d'autonomie. Son fauteuil roulant semblait être devenu le prolongement de son corps et ses bras musclés lui permettaient maintenant d'aller presque n'importe où.

Cependant, depuis l'achèvement de l'église néo-gothique, les réjouissances laissaient un goût amer. Les mois s'annonçaient plus durs, se serrer la ceinture ne semblait plus suffire, il flottait dans l'air une mélancolie générale qui étouffait le développement économique de la municipalité. Face à l'incertitude, Léonie travaillait de plus belle, acceptant de petits contrats de couture lorsqu'ils se présentaient sans jamais réussir à faire grossir leur bas de laine.

C'était à se demander si le sort s'acharnait. Après le drame qui avait touché sa famille, rien ne devait plus arriver. Pourtant, ces funérailles annonçaient que le pire pouvait toujours survenir.

Emma regardait sa mère aller et venir et tentait d'être au-devant d'elle pour l'aider à recevoir dignement. Elle le lui avait souvent rappelé: il faut toujours s'assurer que personne ne manque de rien, que personne ne reste dans l'oubli.

Tout le mois de juillet, Yvonne passa beaucoup de temps à la maison. La voir si dévastée par la perte de son mari attristait Emma. Yvonne berçait André une bonne partie des après-midi en regardant le ciel par la fenêtre et ne le recouchait que lorsque sa mère l'invitait à prendre le thé sur la galerie.

— Tu vois, Emma, c'est pour ça qu'il faut toujours garder une réserve d'herbes aromatiques, lui dit sa mère.

— Ça sent bon.

— Aujourd'hui, j'ai fait infuser du thé des bois et de la camomille. Changer de saveur, parfois, ça remonte le moral.

— Maman, croyez-vous qu'elle pourra s'en remettre ?

— On ne se remet jamais vraiment de la perte des personnes qu'on a aimées, mais on apprend à vivre sans elles. Ça demande du temps.

— Combien ?

Léonie comprenait que sa fille était elle aussi affectée par cette disparition.

— Tu es en vacances, Emma, tu devrais aller voir des amis maintenant. Tu m'as beaucoup aidée cette semaine. Tu as fait assez d'efforts, tu mérites bien de t'amuser un peu.

— Ça ne me dérange pas de rester ici avec vous.

— Prends Lucie avec toi et va donc faire le tour du quartier. Tu rencontreras peut-être des amies d'école.

Emma ne se sentait pas d'humeur joyeuse, mais souleva tout de même sa sœur avec douceur, lui mit un bonnet orné d'une dentelle lilas et sortit. En bas des marches, les garçons jouaient aux billes sur une piste de sable battu.

— Regarde, Emma, j'ai gagné un marlo, dit Eugène.

Elle prit le temps de regarder son trésor. La bille était plus grosse que les autres et dans le verre on pouvait admirer des spirales de couleur.

— Est-ce que je peux aller marcher avec toi et Lucie ? demanda Paul. Clément ne veut pas me donner des billes.

— Il faut les gagner ! répéta le grand frère.

— Je perds toujours, pleurnicha Paul.

— Allez ! Viens avec nous autres. Laisse les grands jouer ensemble. Nous, on va aller voir le train passer.

Le temps était chaud, Emma descendit la quatrième rue et bifurqua sur la sixième avenue pour atteindre l'église et la Saguenay Terminal, où les trains poursuivaient leur va-et-vient. En passant près de la cour de son école, elle aperçut quelques religieuses qui s'affairaient au jardin. Absorbée par ses pensées, elle ne s'attarda pas. Toutes les sœurs du Bon-Conseil n'étaient pas appréciées, certaines étaient très sévères, mais surtout avec celles qui n'apprenaient rien. Emma était plutôt douée et elle aimait fréquenter l'école Notre-Dame. Malgré le gros carrosse qu'elle poussait, elle pressa le pas, ce qui plut à Paul qui courait devant pour arriver au plus vite sur le bord de la *track*. Pour voir les trains de près, il fallait descendre la côte vers l'usine. Le bruit et la poussière s'accrourent. Au ras des voies, Emma s'assit sur un rondin qui traînait dans l'herbe. Paul sautait à pieds joints d'un bord à l'autre du rail en s'éloignant de la guérite de l'usine vers l'avenue Saint-Alexis qui descendait vers Grande-Baie.

— Paul, arrête de marcher sur le rail ! cria Emma.

Il était déjà loin et continua son manège. Emma le laissa poursuivre son jeu. Il reviendrait bien à l'approche du train.

Pour la première fois, Emma se questionnait sur sa vie. M. Simard était mort si subitement. Elle ne verrait plus grand-papa Maurice corder son bois, entretenir la maison, se bercer sur la galerie les soirs de grande chaleur. Il ne marcherait plus vers l'usine et il ne reviendrait plus les saluer avant le souper, la casquette toujours sur la tête. Il était vieux, mais même quand son père avait perdu ses jambes, restées coincées sous un énorme rouleau de papier journal à l'usine, il avait été là pour soutenir leur famille. Cette usine de briques rouges était belle et moderne, mais se dressait tel un mur entre la ville et le Saguenay qu'on ne pouvait même pas deviner à travers les bâtiments, les grues et les wagons en attente.

Plus loin, Paul s'enferma et tomba. Il se releva rapidement, mais Emma remarqua qu'il se frottait la jambe.

Que ferait M^{me} Yvonne sans Maurice? Et leurs enfants? Emma ne les connaissait pas vraiment, mais tout à coup elle pensait à eux qui n'avaient plus de père. Ça l'attristait. L'usine lui apparut monstrueuse, sale et exigeante pour tous les garçons. Elle se félicita d'être une fille.

Lucie se mit à babiller: «Uci pas dodo!» Le carrosse resté immobile, sa petite sœur s'était réveillée. Emma se leva et lui donna sa poupée de chiffon pour qu'elle patiente encore un peu.

Sur l'entrefaite, la locomotive crachota, expira longuement, puis siffla en exhalant des panaches de vapeur sur les côtés et par la cheminée. Allège, elle se mit en branle dans un crissement de métal, les pistons entraînant les roues sur les rails. Avec lourdeur et prestance, la machine quitta la voie de desserte pour raccorder tous les wagons.

Emma le savait bien, à l'appel du sifflet, Paul était arrivé en courant auprès d'elles. Comme à l'habitude, Lucie eut peur et se leva pour tendre les bras à Emma et comme chaque fois, sa grande sœur la prit et la laissa s'abriter le visage dans son cou, les petits poings serrés sous son menton.

Le convoi passa lentement devant eux dans un vacarme saccadé. Le chauffeur, couvert de suie et de charbon, envoya la main à Paul. Le mécanicien actionna le sifflet et Paul sauta de joie en entendant le bruit long et doux émis par la locomotive. Lorsque le wagon de queue les eut dépassés, on entendit le sifflement de la motrice accompagné du tintement de la cloche qui s'apprêtait à arrêter pour le changement d'aiguillage. Emma invita Paul à reprendre le chemin du retour. Celui-ci rechigna et Emma dut promettre de revenir un autre jour pour qu'il se décide enfin à laisser filer le train qui se dirigeait probablement vers les usines d'Arvida ou de Kénogami.

Pour faire plaisir à son frère, ils marchèrent le long de la première rue et firent le tour du carré pour revenir chez eux. Paul faisait des mouvements de bras pour imiter le train en faisant des tchique-tchique-tchique avec sa bouche, ce qui faisait rire Lucie qui l'imitait.

À quinze ans, Emma passait beaucoup de temps entourée de ses frères, de sa sœur et de sa nièce, mais fréquentait peu les autres jeunes. En marchant ainsi, presque tous les jours, elle croisait évidemment des connaissances. Parfois, elle s'attardait pour discuter avec d'autres filles de son âge, mais aujourd'hui, elle avait seulement envie de retourner à ses travaux quotidiens. S'occuper pour ne pas penser. Sa mère avait beaucoup à faire et travaillait en plus chez M^{me} Evans; elle était donc son seul soutien pour les tâches domestiques et ne pouvait s'y soustraire, ses jeunes frères aidant plus souvent leur père. Elle, elle était la mère de substitution. Cette pensée la fit frémir. Quand elle pensait à l'avenir, ce n'était pas facile d'imaginer comment elle se sortirait de cette situation. Déjà, plusieurs filles à peine plus âgées qu'elle parlaient de garçons et se voyaient au bras d'un ouvrier, d'un fils de notable ou dans les ordres. Aucune de ces options ne lui paraissait possible actuellement.

— EMMA!

Elle regarda Paul avec étonnement.

- Lucie a perdu sa poupée, répéta-t-il.
- MIZ! MIZ! MIZ! MIZ! criait Lucie.

Emma regarda derrière et dut faire demi-tour pour récupérer la catin inerte au bord du chemin. Elle soupira et gronda Paul d'avoir tardé à l'avertir.

- Je l'ai dit, mais tu ne m'as pas écouté, expliqua son petit frère.
- Je m'excuse. Je réfléchissais.
- À quoi?
- À rien, répondit-elle sèchement.
- Maman dit que faire des secrets, ce n'est pas beau.

Emma se radoucit.

- Bon, d'accord, je te le dis parce que c'est toi.

Le garçon l'écouta, attentif.

— Je pensais que si tu veux, cet après-midi, quand notre ouvrage sera fini, on pourrait aller se baigner à la rivière.

- Juste toi et moi?

— J'aimerais bien, mais ce serait injuste pour tes frères. Tu ne trouves pas?

Paul se remit à sourire. Il était choyé et sentait bien qu'il était le préféré d'Emma, même s'il passait après Lucie.

Sitôt arrivé à la maison, Paul se mit à la tâche pour aider à récurer le plancher comme on le lui avait demandé. Pendant ce temps, sa sœur étendait la lessive. Clément et Eugène arrivèrent seulement après que le sifflet de l'usine eut annoncé midi. Emma avait épluché des patates qu'elle avait fait rôtir dans du lard avec des oignons. Des morceaux de jambon avaient été ajoutés lorsque les tranches minces de pommes de terre étaient devenues translucides. Quand tout fut prêt, elle envoya porter par Clément une assiette à son père. Lorsqu'il travaillait à un meuble dans la *shed*,

parfois, il n'aimait pas être interrompu dans son ouvrage. Emma avait compris que pour son père, il y avait des jours plus difficiles et qu'alors il préférerait ne pas rentrer pour manger afin de s'épargner un trajet en fauteuil roulant. Lorsqu'elle eut terminé de servir le dîner aux enfants, elle mangea à son tour. Quand sa mère était absente, tout le monde parlait en même temps.

On entendit à peine cogner que la porte s'ouvrit. C'était M^{me} Yvonne.

— Ta mère n'est pas là?

— Elle travaille chez Clarisse aujourd'hui. Elle est partie avec Andrée et elle n'est pas descendue encore.

— C'est quoi tout ce tapage, à midi? demanda-t-elle aux enfants attablés.

Elle avait pris une grosse voix et tous se remirent à parler en même temps pour s'expliquer en riant.

— Allez! Ça suffit! Mangez tout ce qu'il y a dans vos assiettes. J'ai fait des galettes pour vous.

En quelques minutes, le dîner fut avalé et les galettes aussi. Emma pressa Clément et Eugène de laver la vaisselle.

— Et n'oubliez pas d'aller chercher vos tâches auprès de votre père avant d'aller jouer! claironna-t-elle en souriant à Paul qui se rappelait bien sa promesse.

Elle resta seule avec Lucie et M^{me} Yvonne.

— Voulez-vous un thé en attendant maman?

— Il fait trop chaud! Tu es une très bonne petite mère, Emma.

— Merci.

— C'est toi que je suis venue voir.

— Moi? s'étonna Emma en remplissant un verre d'eau.

— Oui. Tu sais, je te connais depuis que tu es toute petite et je te considère comme ma petite-fille. Alors, j'ai décidé de t'offrir tout de suite mon héritage.

Emma recula d'un pas et s'appuya au comptoir. Elle n'aima pas le ton sérieux de M^{me} Yvonne. Embarrassée, mais intriguée, elle attendit la suite, la mine renfrognée.

— Je veux que tu gardes mon métier à tisser, dit Yvonne de but en blanc pour ne pas étirer le malaise.

— Mais... vous l'utilisez encore et je...

— Tut! Tut! Tut! C'est dit. Tu auras mon métier dès qu'il sera démonté.

Emma resta un moment figée puis tendit le verre d'eau fraîche à Yvonne qui s'était assise dans la berceuse.

— Merci. C'est très gentil d'avoir pensé à moi. Mais vous auriez pu le laisser à votre fille?

— J'ai toujours pensé qu'il te reviendrait. Si tu veux, cet après-midi je te montrerai comment démarrer un ouvrage.

— Je vous ai déjà vue faire.

— Alors, c'est toi qui monteras les fils de trame et je te regarderai.

— C'est que..., hésita Emma. Il fait chaud et j'ai promis à Paul d'aller à la rivière... tout à l'heure, après les tâches.

— Tu es beaucoup trop à ton affaire, Emma Potvin.

— Je vais lui dire que...

— Une promesse, c'est une promesse. Emmène tes frères se baigner cet après-midi, ils vont être contents.

— Vous êtes certaine?

— Vas-y! Vas-y! Moi, je n'ai rien à faire. Je vais t'attendre.

— Je viendrai quand il fera moins chaud. Ce soir, si vous voulez ?
proposa Emma.

Yvonne lui tapota la main et Emma lui répondit par un sourire satisfait et complice.